

Les Pays-Bas encore unis au temps des Primitifs Flamands

Par Jean-Louis Rieusset



**ACADEMIE DES
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

<http://academie.biu-montpellier.fr/>

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, séance du lundi 24/01/2005



Quel régal pour les yeux et l'esprit de parcourir en tous sens la Belgique et la Hollande, unies jusqu'au XVI^e siècle sous le nom de Pays-Bas !

Ici se croisent la grande plaine du nord de l'Europe qui va de Russie jusqu'en France et le réseau de fleuves navigables qui draine les richesses des contrées intérieures vers la Mer du Nord, face à l'Angleterre. D'où les avantages et les inconvénients d'un grand carrefour : prospérité du commerce et des fabriques, émulation, prolifération de chefs-d'œuvre, mais aussi ravages des armées venant de

tous bords. C'est l'interférence de cette histoire et des Arts, du XIV^e au XVI^e siècles, que nous allons évoquer ici, en nous appuyant sur des œuvres caractéristiques.

Tournai, capitale des Mérovingiens, avait vu naître Clovis. Il l'avait donnée à un évêque, dont les successeurs y construisirent, en plusieurs siècles, dans le beau calcaire bleu du pays, une cathédrale unique par ses cinq hautes tours dont celle du centre repose sur les quatre piliers de la croisée du transept. La nef principale, d'un très pur roman, a l'élan qu'il faut pour s'allier à la verticalité gothique du chœur. Celui-ci dispense la lumière de ses admirables verrières

A l'autre extrémité de la Belgique Liège, fondée au VIII^e siècle, par saint Hubert (patron des grandes chasses), sera un autre fief de princes évêques fastueux. Les hauts reliefs de ses fonts baptismaux romans sont exécutés en laiton alliant le cuivre et l'étain de l'Ardenne proche. Au centre du pays se dressent la cathédrale de Bruxelles du plus pur gothique et celle d'Anvers dont la flèche projette, loin au-dessus de la cité et de son port, sa délicate dentelle de pierre avec l'élan d'un mât et le flamboiement d'un cierge. Celle de Malines devait culminer à 170 mètres, mais Guillaume d'Orange en réquisitionna les pierres pour construire une citadelle en Hollande, la limitant à une tour massive, malgré ses cent mètres de haut, car elle est aussi large que la nef. Nombre d'autres villes possèdent de belles églises, comme Saint Nicolas à Gand ou les cathédrales d'Utrecht ou de Bois-le-Duc. Ce sont vraiment les sœurs des églises françaises de l'époque, avec une prédilection pour les ornements aux courbes savantes, qui font penser aux enluminures des manuscrits.

Cette profusion se retrouve dans l'architecture civile, hôtels de ville en particulier. Des cités de plus en plus puissantes avaient dès le XII^e siècle, imposé une charte à leur suzerain et sont désormais administrées par des échevins élus, à l'abri de leurs fortifications entourées d'eau. Au-dessus des toits, les beffrois des Hôtels de Ville et leurs carillons rivalisent de hauteur et de beauté avec les flèches des cathédrales, témoins du pouvoir communal face au Duc, au comte ou à l'évêque. En particulier celui de Tournai (le plus ancien) ou celui de Bruges, le plus haut, qui arrache au sol deux lourds étages carrés faits pour résister à un siège, et les coiffe d'une élégante tour octogonale qui porte à plus de cent mètres son carillon et les sonneurs qui s'y relaient. Ces beffrois attestent que l'intérêt du négoce et des métiers ne coïncide pas - tant s'en faut- avec celui de l'Eglise et des princes. Bruges est l'entrepôt central de la Hanse, organisation des principaux ports de la mer du Nord, les métiers de Gand tissent des laines anglaises, Anvers a besoin de la liberté de navigation sur les bouches de l'Escaut, alors que les princes se sont lancés dans les Croisades : Après Godefroy de Bouillon, trois Baudouin ont régné à Jérusalem et deux à Constantinople. Commandant contre eux les milices communales, Van Artevelde finit par périr devant Gand en 1382.

L'avènement puis la puissance des Ducs de Bourgogne issus de la Maison de France va amener le « Siècle d'Or » des arts flamands, celui dont les peintres sont qualifiés de « Primitifs Flamands ».

Le terme de « Primitifs » a d'abord été attribué aux peintres italiens du Quattrocento. Il signifie que ceux-ci ont été les premiers à transformer l'art de peindre, en particulier par l'application des lois de la perspective. Delacroix l'attribua

aussi aux «Primitifs flamands» qui apportèrent également de grands progrès techniques, ainsi qu'une propension à l'intimisme et à la transposition des récits évangéliques dans un cadre et avec des costumes modernes, ce que certains peintres italiens imiteront – comme le Caravage qui fait appeler Matthieu par le Christ dans un tripot et avec des compagnons de table médiévaux.

Ici un bref rappel historique s'impose : Philippe le Hardi, fils cadet du roi de France Jean le Bon, avait reçu en apanage le duché de Bourgogne, puis avait épousé l'héritière de la Flandre, de l'Artois et de la Franche Comté, obtenu l'héritage du Brabant pour l'un de ses fils et marié l'autre, Jean sans Peur, à la fille du comte du Hainaut. Jean sans Peur acquiert d'autres terres et se lance dans les luttes causées en France par la folie de Charles VI, dont il fait assassiner le frère, Louis d'Orléans. Il s'empare de Paris avant d'être, en 1419, abattu à coups de hache par un Armagnac partisan du Dauphin, le futur Charles VII.

C'est son fils, Philippe le Bon, qui fera culminer la puissance et l'éclat de son duché, devenu une pièce maîtresse sur l'échiquier européen. Pour venger son père, mais surtout pour parfaire l'indépendance et la grandeur de ses Etats, il s'allie aux Anglais auxquels il laisse livrer Jeanne d'Arc, puis fait la paix avec Charles VII dont il obtient en particulier les villes de la Somme, Boulogne, les comtés de Flandre et d'Artois. Par ailleurs il agrandit, lui aussi, ses terres par des unions matrimoniales. La dernière, avec Isabelle du Portugal, ouvre la route des Indes à ses armateurs et à ses marchands : après Bruges, Anvers devient un grand port de commerce.

Des factions et des milices bourgeoises qu'il écrase successivement sans états d'âme, il fait, moyennant la création des Etats Généraux, des courtisans qui se pressent à ses fêtes, quittant leurs cuirasses pour des pourpoints de velours fourrés d'écureuil, chausses étroites et ornements d'or. Véritable précurseur de la Renaissance, il se veut un fastueux mécène. Son dernier mariage en 1430 donne lieu à huit jours de fêtes, à la création de l'Ordre de la Toison d'Or au château de Gand et à une entrée triomphale dans Bruges. Il en confie la mise en scène à un peintre, Jan van Eyck, qui rentrait d'une mission diplomatique et artistique en Italie et devient son peintre officiel et le premier Grand des « Primitifs flamands ».

Jan Van Eyck va peindre - avec son frère entre autres - en trente ans, le Polyptyque de l'Agneau Mystique aux 246 personnages. Fermé, celui-ci est centré sur l'Annonciation traitée d'une façon quasi sculpturale, alors qu'au dessous les Donateurs bien vivants voisinent avec les statues en trompe-l'œil des deux Jean, le Baptiste et l'Evangéliste, dont l'un ouvre et l'autre achève le Nouveau Testament. On sent ici l'influence du grand sculpteur de la Cour de Bourgogne, Sluter, né à Haarlem et auteur du Puits de Moïse à la chartreuse de Champmol, nécropole des Ducs.

Le retable ouvert montre l'Agneau Mystique, le Christ, donnant son sang pour l'humanité : Réputé alors comme « le plus beau panneau peint de la chrétienté », ce retable, haut de plus de cinq mètres, dévoile, quand on l'ouvre pour les fêtes, dans la cathédrale de Gand, deux registres superposés.

Dans le registre supérieur, Dieu le Père, entouré de Marie, de Jean-Baptiste et d'anges musiciens, a pardonné à Adam et Eve, figurés aux deux extrémités par les deux seuls nus très réalistes.

Le panneau central du registre inférieur rassemble l'humanité dans une grande prairie semée de fleurs et environnée de bosquets derrière lesquels s'élèvent les monuments d'une belle ville flamande, évocation de la Jérusalem céleste. Sortant des bosquets, des cortèges venus des quatre points cardinaux s'avancent vers l'autel de l'Agneau entouré d'anges. Devant, à gauche, les prophètes portant leurs écrits sont suivis par les foules d'avant le Christ. A droite, vis-à-vis, les apôtres, puis les confesseurs - dont des papes et des évêques. Venant du fond, deux cortèges portent des palmes : à gauche celui des martyrs, à droite celui des vierges. Paysage et cortèges se prolongent sur les panneaux latéraux avec à gauche les chevaliers et à droite les ermites et les pèlerins. Des rayons dorés issus d'une colombe symbolisant le Saint-Esprit vont toucher tous les groupes. Les costumes du XV^es. aux couleurs vives, sont ornés de pierres précieuses, les armures des chevaliers sont minutieusement détaillées, comme leurs oriflammes et les harnachements de leurs chevaux.

C'est le luxe vestimentaire de la cour de Bourgogne qui fait ici son entrée au Paradis. La Vierge a les traits d'une superbe flamande et porte un beau manteau de brocart bleu nuit bordé de broderies d'or. Son diadème est orné de roses d'or et de lis blancs. Même l'ascétique Jean-Baptiste porte sur sa bure une cape de velours vert et les anges musiciens des vêtements chatoyants. Parmi les élus, des bonnets pointus et des turbans attestent que c'est bien tous les hommes de bonne volonté qui sont admis dans le jardin céleste où la création tout entière est, avec eux, magnifiée. Le peintre y met pour cela non seulement des hêtres, des sureaux et des sapins, qui poussent dans son pays, mais des palmiers (symboles du martyre) et des cyprès au bois incorruptible. Cinquante espèces de plantes sont minutieusement reproduites, médicinales ou symboliques.

Comme pour ce chef d'œuvre, les Primitifs Flamands puiseront beaucoup de leurs sujets dans l'Apocalypse, les évangiles (apocryphes compris) et des histoires de saints, mais en les actualisant par les costumes, les objets usuels, les instruments de musique et l'architecture. S'ils innoveront par des portraits très ressemblants, ils leur donnent souvent un prétexte religieux comme le fait Van Eyck pour « la Vierge au Chancelier Rolin » où le chancelier est en prière mais somptueusement vêtu et mis sur le même plan que la Vierge et son Fils devant une cité monumentale, magnifiant son œuvre.

L'apport technique de Van Eyck est considérable. S'il n'a pas vraiment inventé la peinture à l'huile, il l'a transformée en dosant plâtre, colle, siccatif et pigments colorés pour obtenir des glacis superposables et des masses plus épaisses ayant l'éclat de l'émail ou donnant une évidence presque tactile aux fourrures, bijoux et étoffes. Ce nouveau procédé permet une précision impossible avec les fluides couleurs à l'eau. « La Vierge au Chancelier Rolin » ne mesure que 64 cm de côté et pourtant on peut compter les personnages circulant sur le pont à l'arrière-plan.

Van Eyck recherche aussi la vérité psychologique, comme pour ce chanoine Van der Paele, seul personnage du retable auquel on a donné son nom à être dépouillé de tout ornement et contraint de lire avec des lunettes. Son visage défait et ses yeux perdus (il mourra quelques mois après) contrastent avec la chaleur de l'accueil de

l'Enfant Jésus et de sa mère auxquels le présentent son patron et celui de sa ville. Le sujet du tableau semble bien être son désarroi devant la mort et son souhait que l'offrande de ce chef d'œuvre lui assure le Paradis.



Enfin « les Epoux Amolfini » sont déjà dans leur chambre nuptiale, mais encore dans une attitude « sacramentelle », car c'est le jour de leur mariage, comme le précise une inscription « Jan Van Eyck était là » au-dessus du miroir convexe où l'on peut voir son reflet. Par une anticipation audacieuse, le lit, la brosse, les fruits, les socques et le petit chien suggèrent le quotidien d'une vie à passer ensemble - et la grossesse de la dame un avenir de fécondité.

Si Van Eyck a fondé l'Ecole de Bruges, le « Maître de Flémalle » en a créé une autre à Tournai, où ses portraits et ses tableaux religieux très actualisés (il ne manque pas un outil médiéval à son saint Joseph) le rendirent célèbre. Son disciple, Rogier de la Pasture, a illustré plus encore cette école avant de s'installer à Bruxelles où les greffiers traduisirent son nom en Van der Weyden. Il se soucie moins des étoffes ou des bijoux que des émotions des personnages et du tragique des situations. Dans sa « Pietà » de Bruxelles les bras de Marie et de Jean reçoivent le cadavre de Jésus, les vêtements étant réduits à des masses de couleurs sourdes, le fond crépusculaire donnant une impression de contre-jour, alors que la lumière qui émane du crucifié éclaire les visages. Le mysticisme ne souffre pas ici d'accommodements avec le monde. Dans sa Pietà du Prado tout est dit par l'affaissement du corps du supplicié et celui, parallèle, de sa mère.



A l'inverse des tableaux religieux conventionnels, le réalisme expressif et l'absence d'auréoles lui permettent, comme aux autres flamands, de rendre la vérité poignante des visages et des attitudes. Le nombre des représentations du Jugement dernier attestera aussi de ce sens dramatique par l'accent mis sur l'affolement de la kyrielle d'hommes et de femmes, nus sans beauté, précipités vers les supplices de l'enfer, ou, à l'inverse, le courage des martyrs sous la torture. La décollation de saint Jean Baptiste souligne la répulsion qu'elle inspire à Salomé, exécutrice de l'ordre d'Hérode, et même au bourreau débraillé, alors que la dernière Cène rend bien, dans un cadre familial et avec les détails du vécu, l'intense recueillement qui y règne.

Nous retrouverons ces caractéristiques – actualisation des scènes, goût des belles étoffes, des détails significatifs et expressionnisme - dans toute la peinture ultérieure de ce pays. Par exemple une Annonciation fournira à Petrus Christus le prétexte à montrer un intérieur bourgeois et un saint Eloi l'atelier d'un orfèvre. Gérard David croquera la Vierge faisant manger l'Enfant Jésus.

Il serait trop long de simplement citer les autres peintres remarquables de ce temps. Plus de cent noms figurent dans les comptes du trésor du Duc pour la seule ville de Bruges. Pour ces artistes, un tendre respect envers l'être humain se conjugue avec l'émerveillement devant la beauté de l'univers. Leurs ateliers rassemblent de nombreux disciples, ce qui leur permet de figurer, au long des années, le moindre détail. C'est que mécènes et clients abondent dans les villes flamandes comme dans les cités italiennes, avec lesquelles elles partagent le privilège d'être des hauts lieux de la civilisation urbaine de ce temps, grâce à leurs situations géographiques respectives et à l'expansion du commerce maritime, en particulier entre elles. Par de beaux tableaux, le Duc donne à admirer sa cour nombreuse et sa vie fastueuse, les comtes, princes évêques ou communautés monastiques veulent eux aussi s'illustrer - et les drapiers, tailleurs, tapissiers, armuriers ou diamantaires voient magnifier leurs créations.

Philippe le Bon reste le plus grand bibliophile du Moyen Age et possédait à sa mort neuf cent manuscrits. Des gravures le montrent visitant des ateliers d'enlumineurs bourguignons, parisiens ou germaniques attirés à Bruges par ce généreux client. Née de la décoration des lettrines et des marges des manuscrits, l'enluminure est devenue un art en soi qui emprunte sujets et manière aux peintres en renom. Mais on ne peut peindre à l'huile sur du parchemin ou du papier et on vise à la reproduction facile de chaque enluminure, exécutée d'ailleurs en peu de temps à l'inverse d'un retable. On y emploie la plume, le lavis et l'aquarelle rehaussés de blanc ou d'or, ce qui ne permet ni l'onctuosité ni l'illusion de la présence d'un tissu ou d'un objet précieux. Par contre on peut rendre vivant un récit contemporain, historique, religieux ou légendaire, du Décaméron à la chronique du Hainaut et aux heures de Marie de Bourgogne Aussi y retrouve-t-on des épisodes de la vie de Jésus, depuis ses premiers pas jusqu'à sa passion et sa crucifixion...alors qu'une scène d'étuves défie allégrement la morale.

Des sculptures sur bois manifestent la même maîtrise et mériteraient aussi une étude spéciale, mais cela allongerait trop notre propos.

Abordons donc les œuvres des peintres de la seconde génération. Le Martyre de saint Hippolyte de Thierry Bouts, emprunte sa composition puissante à Van der Weyden et son langage pictural à Van Eyck. Hugo van der Goes nous fait participer à la mort très simplement humaine de la Vierge dont saint Pierre, seul en vêtements sacerdotaux, vient de fermer les yeux et se retourne pour allumer un cierge devant les apôtres silencieux et retenant leurs larmes. Quelle inventivité dans l'harmonie de couleurs et quelle habileté dans la composition !

Mais Philippe le Bon meurt, regretté par Erasme et bien d'autres, d'autant plus que son fils Charles méritera bien son surnom de « Téméraire ». Impatient d'accroître ses Etats et de supprimer leur séparation en deux parties, ainsi que de secouer les suzerainetés française et impériale en obtenant le titre de roi, il se laisse prendre dans la toile d'araignée que lui tisse inlassablement Louis XI : révoltes de villes flamandes et mosanes contre ses ponctions d'argent et de troupes, expéditions hasardeuses en Suisse et en Lorraine...jusqu'à sa mort misérable sous les murs de Nancy. Le Roi de France récupère alors Bourgogne, Artois et Cambrésis.

Marie de Bourgogne se jette, par rancœur contre Louis XI, dans les bras de l'héritier de l'Empire Germanique, Maximilien. Cinq ans plus tard elle meurt d'une chute de cheval et Maximilien devient régent. Sa rudesse révolte contre lui les Brugeois qui l'emprisonnent. S'il s'en tire personnellement par un parjure, il ne pourra empêcher que celui qui a durement gouverné en son nom subisse un supplice atroce sous les regards impassibles des habitants. Son fils, Philippe le Beau, épouse la fille des Rois Catholiques d'Espagne et meurt jeune, faisant de sa veuve inconsolable « Jeanne la Folle ».

Il laisse un fils, le futur Charles-Quint, né à Gand en 1500, qui cumule les héritages bourguignon, impérial et espagnol, pour gouverner très jeune un Empire « sur lequel le soleil ne se couche jamais ». Il place les Pays-Bas sous le sage gouvernement de sa tante Marguerite d'Autriche, qui embellit Malines, sa résidence, où l'entoure une cour brillante. Elle encourage l'expansion d'Anvers, y accueille les juifs chassés d'Espagne, négociants, banquiers et surtout diamantaires (de nos jours

encore 70% de la production mondiale de diamants passe par Anvers). Le lin afflue aux filatures de Courtrai. Ypres et Gand dominent le marché du drap. La Renaissance bat son plein, mais aussi la Réforme. Après l'Allemagne et la France, les Pays-Bas entrent en ébullition, soutenus par Henri IV et la prédication de Guy de Bray, disciple très cher de Calvin. Charles-Quint est contraint de sévir contre les nouveaux « hérétiques », même dans sa ville natale... Fatigué, miné par la goutte et le chagrin, il se retire à Bruxelles puis y abdique en faveur de son fils, Philippe II.

Depuis le règne du Téméraire la peinture a changé. Aux peintres sereins et fervents succèdent les Jérôme Bosch, Bruegel l'ancien et Bruegel d'enfer qui décrivent sans indulgence les horreurs de la guerre et les cauchemars les plus fous. Jérôme Bosch est bien le créateur du surréalisme en rapprochant de nombreux personnages et objets - peints avec la précision d'un entomologiste - pour en faire surgir une œuvre foisonnante, fantasmagique et souvent cauchemardesque. Pieux et tourmenté, il souffre des vices des grands, des foules et même des clercs et redoute le jugement dernier pour une humanité méritant l'enfer et rêvant du Paradis.



Philippe II, admirateur de Jérôme Bosch, aggrave la situation. Maladroit, ignorant le flamand et bafouillant le français, il supprime les privilèges traditionnels et intensifie les persécutions religieuses. Au Conseil d'Etat, Guillaume d'Orange, ancien conseiller très apprécié de son père, est appuyé par les comtes d'Egmont et de Hornes. Tous deux bons catholiques, ils soutiennent la requête présentée par trois cent nobles pour abolir l'Inquisition. Traités de « gueux », ceux-ci vont lutter aux côtés de Guillaume, alors que, pourtant restés fidèles au roi, les deux comtes sont décapités en 1568 par le Duc d'Albe sur la Grand'Place de Bruxelles. La répression espagnole fait huit mille victimes, entraîne cent mille suspects à s'expatrier et

provoque la « guerre de la liberté ». Le remplacement du Duc d'Albe par un couple princier plus habile amène la rupture de l'Union des Dix-sept Provinces révoltées : les provinces du Nord forment l'Union d'Utrecht acquise à la Réforme et continuent la lutte, protégés par les estuaires, les digues et les canaux et alors que les provinces du Sud (nous dirions « belges ») restent fidèles à Rome et donc tolèrent désormais l'autorité espagnole dans le cadre de la Paix d'Arras. C'en est fait de l'unité des Pays-Bas. Guillaume d'Orange assassiné en 1384, les insurgés du Nord, appelés désormais Hollandais du nom de leur principale province, s'organisent. Les ports d'Amsterdam et de Rotterdam vont s'attaquer au trafic d'Anvers. Au Sud la Contre Réforme triomphe et apporte l'influence de l'art baroque italien. Au nord le Calvinisme ne veut plus de tableaux religieux ou fastueux auxquels se substitue un art intimiste décrivant avec les qualités des Primitifs des scènes de la vie quotidienne.

Jetons d'abord un coup d'œil sur la future Belgique. Bruxelles a changé de dimension et développé ses métiers de luxe : tapisserie, orfèvrerie, arts du cuir et du costume. S'il ne nous reste qu'une image du palais ducal, cette époque nous est encore présente par la Grand'place dominée par l'Hôtel de Ville. Ses maisons rivalisent, sous leurs pignons à volutes, de pilastres, dorures, coquilles et ornements en tous genres, chaque artiste ayant voulu donner ici la mesure de sa maîtrise. Il en ressort une double impression d'unité et de somptueuse diversité, car chaque corporation a voulu glorifier son patron ou ses instruments de travail... D'autres maisons soulignent la fortune d'un notable et ont reçu des noms poétiques : le Cygne, la Renommée, la Fortune, le Cerf, l'Ange en rapport avec leur décoration. La Maison du Roi, construite par Charles Quint, abrita la dernière nuit des comtes d'Egmont et de Hornes. De jour, de nuit, cette place extraordinaire nous attire comme un des hauts lieux de la comédie humaine.

Bruges, elle, doit se résigner à jouer la belle endormie. Les alluvions apportées par les grands fleuves au sud de leur estuaire commun l'ont, de 1410 à 1550, progressivement déchu de son rôle de ville hanséatique. Seuls des bateaux de plus en plus petits peuvent remonter la Zwyn jusqu'à son port de Damme et le trafic maritime se reporte sur Anvers puis Rotterdam. La fastueuse cour princière l'abandonne pour Bruxelles et Malines. C'est au dessus des herbages monotones qui couvrent le « Plat Pays » qu'elle dresse désormais son haut beffroi octogonal et ses clochers à gargouilles. Le triste sort de cette ville précieuse nous l'a conservée inchangée depuis un demi millénaire. On peut toujours y entrer et la parcourir en voguant sur ses canaux dans un silence égayé par les mélodies simples de son carillon. On peut aussi admirer l'ensemble de monuments de la place du Bourg ou fouler le gazon central de son béguinage enclos de petites maisons blanches et y goûter un silence pacifiant comme l'a fait Memling. Ce peintre couronne le siècle des primitifs flamands, qui englobe trois générations. Sa Châsse de Sainte Ursule, joyau de la cathédrale de Bruges, raconte divers épisodes de la vie de la sainte transposés dans des paysages contemporains et fait chatoyer de subtiles harmonies de couleurs avec un vrai don d'enfance, qui transforme des scènes de martyre en images oniriques, voire en chorégraphie mystique.

Franchissons maintenant les estuaires vers les provinces du Nord, devenues la Hollande. A l'inverse de l'ensablement progressif du Plat Pays du sud, il faut ici évoquer le Déluge, une montée des eaux qui dura jusqu'au Moyen-âge. Les Romains avaient appris à leurs alliés Bataves à construire des digues qui devinrent vitales. Il fallut aussi l'apparition des moulins à vent pour que l'on puisse assécher - et conserver hors d'eau - les parties du pays dont l'altitude va jusqu'à six mètres au-dessous du niveau moyen de la mer. Pour les Pays-Bas, les bien nommés, là où était la mer se créèrent des cités qui rassemblent depuis en une ronde des villes, le « Randstadt », plus de la moitié de la population du pays.

C'est au XIII^e siècle qu'était apparu le moulin à vent, sous la forme du moulin à pivot : sur un imposant soubassement tout le moulin tourne, escalier d'accès compris, autour d'un axe vertical pour orienter les ailes face au vent au moyen d'une « barre » extérieure. Ce bâtiment fait penser à un voilier, fait comme lui pour maîtriser l'eau à l'aide du vent. Puis les modèles de moulin se diversifièrent, on apprit à ne faire tourner avec les ailes que la calotte supérieure. On mit des moulins sur le toit des premières fabriques. Mais le vent resta le dispensateur d'énergie jusqu'au moderne et prosaïque moteur, le vent tenace, humide et léger comme une respiration humaine, souffle vital animant à perte de vue les moulins qui traient l'eau en dévidant le brouillard.

Les maisons de bois, elles aussi, ressemblent à des navires, peintes à l'épreuve des embruns. Elles sont souvent entourées d'eau, une barque amarrée à leurs flancs comme un youyou. Des canaux sillonnent en effet villes et ports pour favoriser les échanges, faisant de ce pays situé à l'embouchure de fleuves desservant les contrées les plus industrielles de l'Europe, le cœur, battant au rythme des marées, de la circulation autour du monde de tout : pourpre et soie contre métaux, épices et parfums contre machines, thé contre vins, et les hommes eux-mêmes. Le quadrillage de rues et de canaux a donné naissance à des ponts articulés qui se lèvent l'un après l'autre comme des balances. La terre apparaît ici comme une frêle pellicule végétale, animale, humaine, entre les eaux d'en bas et les eaux d'en haut. Des champs ou des prairies monotones sont par bonheur transformés saisonnièrement par la neige ou la floraison, des tulipes en particulier. Un parc vallonné à Keukenhof en présente artistiquement les variétés, associées à d'autres fleurs.

A Delft, un élégant hôtel de ville Renaissance s'appuie sur le donjon du XI^es. et une porte fortifiée se mire dans l'eau, comme à La Haye le Binnenhof, écrin de l'ancien château des comtes de Hollande avec sa Ridderzaal, la salle des chevaliers de 1280. Philippe le Bon, duc de Bourgogne, y réunissait le chapitre de la Toison d'Or. C'est là aussi que les Etats Généraux des Provinces Unies révoltées contre l'occupation espagnole s'assemblèrent en 1586.

Mais c'est Amsterdam, cœur des Pays-Bas, qui fait s'entre pénétrer le mieux l'eau et la terre, au service du grand Commerce, des Lettres et des Arts. Elle ressemble ainsi à Venise. Comme cette dernière, elle fit sa fortune sur les eaux et

c'est ici que furent fondées les Compagnies des Indes Orientale et Occidentale. Cité de rencontre et d'accueil, elle s'enrichit de l'apport des Juifs chassés du Portugal, des riches marchands anversois pillés par les Espagnols, des Huguenots français préférant l'exil à une conversion imposée par les pires moyens. Cela explique le nombre de ses maisons d'édition en plusieurs langues. Autour du Dam, la digue fondatrice, le centre historique ressemble à une toile d'araignée dont les fils seraient les canaux. Le miroir de l'eau dédouble un pont courbe en un œil rond. Les bourrelets mouvants de l'onde animent le reflet de ces façades aux pignons élégants et sculptés, lettres de noblesse des maisons de notables, inexorablement réduites à une largeur de trois fenêtres : Il faut se serrer sur les îles ou les pilotis, aussi les escaliers intérieurs sont-ils raides comme des échelles et si étroits que c'est par les fenêtres que passent marchandises ou meubles, grâce à une poutre à palan qui dépasse du fronton.

Haarlem, antérieure au X^e siècle, fut entourée au XII^e de fortifications formidables dont il ne reste qu'une impressionnante porte. Elle devint la résidence des comtes de Hollande. Avec l'un d'eux, ses habitants prirent une part glorieuse à la septième Croisade et en particulier à la prise de Damiette. Les cloches de sa grande église sont encore appelées « les Damiette » en souvenir de cet exploit. Cette église devint un hôpital de fortune pendant le terrible siège soutenu contre les Espagnols durant la Guerre d'Indépendance. Les femmes prirent part au combat comme les hommes. Malgré la famine et le froid, tous gardaient confiance dans les secours que Guillaume d'Orange avait promis. De fait il parvint à faire ravitailler la ville par des « gueux » venus en patins sur le lac environnant. Mais cette résistance héroïque prit fin avec l'assassinat du Taciturne et l'écrasement de l'armée de secours. Le duc d'Albe fit payer très cher les sept mois de siège qui lui avaient coûté plus de dix mille hommes. Il fit massacrer toute la garnison et presque toute la population.

Mais la renaissance suivit de près le désastre. Les protestants français contribuèrent en grand nombre à la reconstruction de la vieille cité et à son développement commercial et culturel. On restaura et transforma l'ancien Château des comtes de Hollande devenu hôtel de ville, une élégante façade Renaissance laissant intacts la tourelle médiévale et le corps de logis ogival. La ville profita de la ruine des cités flamandes pour développer l'industrie du lin et fabriquer la fameuse « toile de Hollande ».

Haarlem a les rues étroites d'une ville de province riche, comme d'autres, d'hospices datant du XV^e siècle, formés ici d'une succession de maisons basses surmontées de pignons à redans. Il faut dire que les malheureux, infirmes de naissance ou victimes de guerre, étaient nombreux dans le pays et que les notables se sentaient des devoirs d'assistance envers eux. On retrouve au Sud comme au Nord, à Gand par exemple, des hôpitaux dont la vie quotidienne a retenu l'attention des peintres. On y trouve aussi des maisons dont les fenêtres, sous les pignons à gradins ou à volutes, envahissent les façades, ne laissant pas place à des volets ouverts - et qu'en ferait-on, alors qu'on ne craint pas ici le soleil ? Leurs nervures semblent rythmer une composition musicale comme des portées et des barres de mesure, la

partition étant écrite par les éclats de lumière sur les petits carreaux. A leurs pieds un canal dédouble le soleil à son coucher. Mais le ciel souvent sombre et la pluie fréquente peuvent être durs à supporter. Il n'est donc pas surprenant que réjouissances populaires et plaisirs de la table soient si prisées et que les peintres rendent palpable cette atmosphère pesante et fassent revivre des scènes familiales. Chaque tableau nous livre ainsi non seulement un sujet mais un regard.

Cela est vrai des paysages : ce coup de soleil entre deux averses, ce sol mouillé et ce vent du large qui secoue les frondaisons, ce pont en dos d'âne sur un canal, c'est le plat pays. Cet autre coup de soleil sur un champ de blé, cette délectation de voir un mouvement de terrain et une moisson sous un grand ciel tourmenté, ce sont les terres fermes de l'intérieur.

C'est bien plus vrai encore des hommes observés en pleine action, qu'il s'agisse de danses de paysans, de disputes de cabaret ou de jeux divers sur la glace. Les tableaux rendent bien cette animation joyeuse sur les canaux gelés - suprême identification du solide et du liquide - cette luminosité diffuse où sol et ciel prennent les mêmes teintes, surtout à contre-jour et au soleil couchant. Par une perspective plongeante, les peintres isolent chaque personnage ou groupe, des multitudes d'ombres chinoises semblant voler dans la lumière. Ce ne sont pas de grandes actions qu'ils nous montrent, ni des hommes illustres : dans ce pays de petites gens ils décrivent les joies et les peines des petites gens.

Joies et peines, oui, mais frayeurs et fantasmes aussi. De même que la ligne d'horizon s'efface entre la surface de glace et le ciel, de même, en l'absence de tout poids, se confondent le réel et l'irréel, surtout dans les compositions de Jérôme Bosch. Prosaïques, les gens de ce pays ? N'est-ce pas pour échapper à la déprime qu'ils évoquent de succulents repas ou une rencontre prometteuse ? Même dans un tableau religieux ils se permettent d'introduire un réalisme étrange, un Christ nu dansant sur l'autel au moment de l'élévation par exemple. Ne ménagent-ils pas aussi dans les scènes les moins poétiques, comme ce prêteur et sa femme estimant la valeur d'un objet, l'appel implicite d'un livre ouvert et le reflet d'une scène extérieure dans le verre convexe d'un médaillon ? Jeux de miroirs déformants, jusque dans les natures mortes, où le renflement d'une théière, l'étirement d'un vase ou d'un verre, un assortiment de fleurs et de nourriture réservent toujours quelque surprise. Réflexion, oui, dans les deux sens du mot, comme l'eau et la glace réfléchissent le ciel ou déforment les figures solides, mais aussi comme une opération de l'esprit assemblant des acteurs ou des objets ordinaires pour une composition lourde de sens. Entrer dans une maison, c'est surprendre une intimité, vivre par procuration. De savants éclairages y sélectionnent les centres d'intérêt comme pour nous inviter à nourrir la scène représentée d'évocations ou de réminiscences.

Réflexion sur les rapports subtils entre les personnages, participation émotionnelle au sujet du tableau, c'est peut-être ce qu'ont apporté de plus nouveau ces peintres flamands, y compris dans des sujets tirés de l'Evangile, au lieu de ne

briller que par leur technique dans des scènes mille fois décrites. A l'inverse de l'immense Christ Pantocrator hérité de Byzance dominant l'intérieur des églises, un Jésus couronné d'épines de notre taille et disposé à notre hauteur nous suit de son regard émouvant. La Trinité elle-même n'est plus un concept abstrait mais l'échange fondateur d'amour entre les Personnes divines.

Plus communément au Nord comme au Sud du pays, les portraits nous font participer avec pudeur aux soucis, rêves ou amours d'hommes ou de femmes illustres ou inconnus. Un demi millénaire plus tard, alors que nous allons être vite oubliés, ils sont toujours là et, grâce à ces peintres, intensément vivants !

